

## LA SCIENCE AU SERVICE DES PAUVRES

*Conférence du père Joseph Wresinski organisée par le Club Science et Service à la salle de conférence de la Mairie de Versailles, le 28 avril 1966.*

### 1. La charité, une affaire de coeur

Lorsque nous parlons avec des hommes de bien du service aux pauvres, nous entendons souvent ces paroles : *"il suffit d'aimer"*. Il est malaisé de réfuter cela et nous nous heurtons à l'incompréhension si nous prétendons que, pour servir, il faut non seulement aimer mais aussi étudier, connaître ceux que nous disons servir. L'incompréhension va parfois jusqu'à la méfiance, lorsque nous prétendons en plus que notre connaissance doit être systématique, que nous devons nous servir des sciences humaines et sociales pour connaître les pauvres comme nous le faisons pour connaître tous les autres hommes.

Nous avons dit que cela était un droit des pauvres, et que tout ce que nous apprenions par nos contacts avec eux devait servir à les mieux connaître et donc être confié aux hommes de science aux fins d'analyse. Cela nous a valu de véritables hostilités et l'on nous a accusés de trahir des secrets, d'abuser de la confiance des pauvres, d'en faire de cobayes.

Pourquoi ce droit d'être connu est-il nié aux pauvres, pourquoi est-il si difficile de faire comprendre que mieux connaître permet de mieux aimer et de mieux servir ?

Le service d'autrui, pense-t-on, trouve sa source, tient sa grandeur, son efficacité et sa durée dans la générosité, dans l'oubli de soi, dans le dévouement, toutes vertus que l'on attribue à l'amour. Cela est juste et l'on a raison de vouloir aborder le pauvre avant tout par le coeur. Il est un homme comme nous, avec les mêmes passions, les mêmes besoins, les mêmes élans et les mêmes retombées. Il est de notre chair, de la même race d'homme et ce dont il a besoin, avant tout, c'est de rencontrer un semblable et de pouvoir le qualifier de bienfaiteur, de frère, d'ami : *"Vous, vous me comprenez, vous êtes bon et généreux, vous êtes un homme."*

La nature de la charité nous confirme que le coeur est engagé et que l'autre, mon frère, a besoin d'amour. Qui le nierait ! Mais est-il nécessaire que l'amour ignore ce qu'il aime, qu'il ne recherche pas les besoins de ceux qu'il veut servir, afin d'y être attentif et de ne pas se tromper dans sa démarche ? Le seul mouvement du coeur, peut-il réellement suffire ?

### 2. Les limites du coeur

Nous reconnaissons généralement que le coeur est sujet à bien des vicissitudes, des aveuglements, des préjugés. Je ne parlerai pas des éclipses qui font qu'aujourd'hui nous rejetons, pour des raisons cachées, ceux qu'hier nous reconnaissions. Mais il est connu que le seul coeur, par sa spontanéité, risque de conduire à l'empirisme, à l'amateurisme et, de ce fait, de ne jamais rencontrer réellement celui qu'il voulait aimer. Plus grave encore, sa spontanéité irréfléchie risque de détruire le pauvre.

En effet, n'est-il pas vrai qu'en abordant notre frère pauvre sur le plan du coeur, nous reconnaissons en lui d'abord ce que nous pourrions ressentir nous-mêmes : sa faim, sa nudité, son manque de logis, sa maladie, toutes ses souffrances matérielles ? Nous aurons faim avec lui, notre coeur débordera de pitié pour lui, pour ses enfants, sa famille, son groupe.

En réalité, le mal que nous sommes capables de ressentir dans notre propre chair nous fera oublier l'homme qui en souffre. Dans l'élan de notre coeur apitoyé, nous voudrions entraîner ceux qui nous entourent dans une action, une campagne contre la faim. Pour que notre entourage s'apitoie à son tour, nous allons en présenter les aspects extrêmes, les visages tuméfiés, les corps d'enfants ballonnés. Pire encore, sans nous en rendre compte, dans notre désir irréfléchi de mettre fin au mal, nous allons déshonorer l'homme comme nous l'avons fait dans nos campagnes contre la faim en Inde, où nous avons dit de ce peuple qui vénère ses morts comme aucun autre, qu'il ramassait pêle-mêle, le matin, les cadavres dans les rues de ses cités ! Nous ne le savons pas, mais nos images font crier d'horreur les pauvres eux-mêmes.

Je songe à cette femme trouvée morte, à l'aube, dans une rue de Calcutta. Déjà, autour de sa dépouille, des gens se regroupaient pour recueillir les aumônes qui permettraient de lui assurer les funérailles dues à tout être humain. Les misérables ne se reconnaissent plus dans nos images. Quant à ceux que nous voulions entraîner dans notre lutte, ils verront aussi le mal déformé par nous, et ils ne connaîtront jamais les hommes qui en sont rongés.

Voilà donc ce à quoi peut mener le mouvement spontané de notre coeur. Il a rencontré une souffrance d'homme, mais délaissé par l'intelligence, non accompagné d'un effort de la raison, il n'a pas rencontré l'homme. La souffrance que nous avons ressentie ensemble n'a pas abouti à la reconnaissance totale, au contraire. Ce qui devait être canal de communication est devenu obstacle à la découverte mutuelle, d'autant plus que le pauvre lui-même se détournera de nous. Car nous sommes devenus un miroir dans lequel il ne trouve qu'une caricature de son visage d'homme meurtri.

Cette caricature ne porte d'ailleurs pas que des traits exagérément horribles. Dans notre élan de vouloir aimer, nous prêtons généreusement aux pauvres les vertus que nous pensons volontiers être les nôtres : la solidarité, la fidélité, la sagacité, la gratitude, que sais-je... "*Le pauvre est mon égal*, dirons-nous, *je l'aime comme moi-même*." Nous ne nous rendons pas toujours compte du fait que nous avons aussi besoin de nous aimer en lui, de retrouver en lui ce qui nous rassure.

Or, nous ne retrouvons pas dans le misérable de quoi nous rassurer. Derrière la petite part de souffrance que nous avons entrevue, se cache un homme façonné par mille souffrances que notre coeur non éduqué à la misère n'a pas découvertes. Et cet homme-là, avec lequel nous avons l'illusion de dialoguer, réagit presque toujours contrairement à nos attentes. Il est égal, certes, et il porte en lui toutes les virtualités de tous les hommes. Seulement, la misère les paralyse, empêche leur développement, et cet homme qui est notre égal ne peut réagir comme nous le souhaitons. Nous pensons l'engager dans notre lutte sociale et politique, nous voulons bien lui procurer l'honneur et le respect qui sont dus à tout homme venant en ce monde. Mais lui-même se détourne de nous, nous déçoit, nous décourage.

Alors notre coeur, abandonné par l'éclairage de la raison, notre amour déçu parce qu'aveugle, nous amène à ces égarements que nous connaissons tous. Notre charité devient un but en soi que nous imposons aux pauvres en dépit d'eux-mêmes. Nous voulons savoir mieux qu'eux-mêmes ce dont ils ont besoin ; nous prenons des décisions pour eux et leur imposons ce qui leur est contraire.

Je pense à ma mère, à qui des dames d'oeuvre voulaient imposer mon placement chez les Orphelins d'Auteuil. En Inde, nous imposons du blé à un peuple qui n'a appris qu'à manger le riz. Nos centres d'hébergement pour familles sans logis deviennent des lieux quasi pénitentiaires, où l'on sépare de force mari et femme. Comme dans ce centre non loin de

Londres et dont on a parlé ces temps-ci dans les journaux anglais. Il ne devait accueillir que les mamans et les enfants, car l'homme, pensait-on, devrait être jour et nuit à la recherche d'un logement pour les siens ! La police venait y arracher de force les pères qui venaient y rejoindre leur famille en cachette. La charité, en fin de compte, les menait en prison !

Je pense aussi à cette directrice d'un centre dans le Nord de la France qui nous disait : *"Je préfère séparer le mari et la femme, comme cela j'aurai plus de pouvoir sur eux."*

J'ai vu en Inde les lépreux dans leur famille, honorés, respectés. Parfois la maladie leur conférait comme une sorte de grandeur. J'ai vu aussi notre charité intervenir et le lépreux chassé de son logis, chassé d'entre les siens, parce que ceux-ci, éclairés par nous, avaient appris que la lèpre, ça se donne, qu'elle est contagieuse. L'action spontanée et partielle, en s'attaquant à la lèpre, a fait de ce lépreux un misérable, un monstre solitaire, exclu de son propre peuple.

Nous n'insisterons pas ici sur le pain donné qui affame l'homme plus qu'il ne le nourrit, sur le vêtement donné qui a rendu nu. Que de "souples populaires" ont contribué à maintenir les misérables dans leur état. Et que nous a-t-on reproché de vendre aux pauvres, pour des sommes symboliques, mais de *vendre* quand même, des vêtements qui nous avaient été donnés gratuitement. *"Peu nous importe ce que vous dites sur les familles que veut aider votre association. Les vêtements ont été donnés pour être donnés, non pas pour être vendus."* Comme cette oeuvre fraternelle aux pauvres qui nous disait : *"Peu nous importent vos théories sur la blessure qu'inflige trop souvent le don gratuit. Notre oeuvre est faite pour distribuer un repas gratuit à Noël, et c'est ainsi que nous entendons agir dans le bidonville que vous habitez."*

A la limite, nous accuserons le misérable qui ne veut pas correspondre à notre image ni entrer dans nos cadres. Nous le rejetterons en l'appelant indigne, *"un pauvre pas intéressant"*, un *"a-social"*. Ainsi, par faute d'une charité spontanée, désordonnée et ignorante, par manque d'une connaissance objective qui aide notre action à évoluer et à s'approfondir, notre coeur finit par crucifier notre frère pauvre. Combien de fois le Christ, dans Ses pauvres, n'a-t-Il pu reprendre sa plainte du Golgotha : pardon pour eux, Père, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Mais avons-nous le droit de ne pas savoir, quand Dieu nous a donné l'intelligence et que nous n'hésitons pas à mettre au service de tous les autres hommes les sciences humaines et sociales que nous refusons aux pauvres ?

### **3. L'intelligence au service du coeur**

Nous avons tendance à dire que la science risque de dessécher le coeur, de déshumaniser notre action en traduisant l'homme en statistiques et graphiques. Nous confondons alors la vraie science, éminemment humaine puisqu'éternellement à la recherche d'une vérité, et quelques-unes de ses techniques qui, prises en elles-mêmes, n'ont aucune signification humaine.

Il est vrai que certains hommes à formation scientifique ont parfois tendance à ramener leur effort à ces seules techniques. Ils ne font pas alors oeuvre scientifique véritable. La vraie science trouve sa source avant tout dans la recherche de la vérité ; elle est un action d'amour du savant pour l'homme. Il est bien évident que le coeur du savant doit sauvegarder son intelligence d'une curiosité vaine, d'un intellectualisme stérile, de techniques qui ne débouchent pas dans la réalité humaine. Son intelligence pour sa part ouvrira à son coeur les chemins par lesquels atteindre réellement celui qu'il aime déjà, en écartant de lui le désordre, l'aveuglement, l'amour déçu qui se transforment déjà en abandon sinon en haine.

Le temps qui nous est imparti ne nous permet pas de discuter ici sur la philosophie, ni sur le contenu de la démarche scientifique. Qui d'entre nous en aurait d'ailleurs la compétence ? Voyons plutôt à travers quelques exemples comment le savoir universitaire a éclairé dans la pratique le vrai visage de la misère qui subsiste à notre porte, dans une société de bien-être.

#### **4. L'éclairage de la science porté sur la misère dans le monde occidental**

Tout d'abord, quelle était l'image que l'on se faisait, et que l'on se fait encore, de ceux qui peuplent nos bidonvilles, nos zones grises et cités d'urgence ? On y voit tantôt un problème matériel de manque d'argent ou de logement, tantôt un problème de carences personnelles, d'alcoolisme, de mauvaise volonté, voire de tendances criminelles. Pourtant, toutes les actions sociales ou charitables qui sont parties de telles conceptions n'ont pas abouti à la disparition de la misère. Celle-ci, par sa persistance même, semble porter un défi à notre charité comme à notre législation sociale. Elle nous nargue et suscite en nous les sévérités dont nous parlions tout à l'heure.

N'avons-nous pas vu une préfecture qui cherchait à reloger des personnes réfugiées dans un bidonville faire descendre sur ce lieu maudit des cars de police pour emmener de force et par surprise ces hommes dans d'autres cités ? Comme si l'on avait affaire non pas à des miséreux vers lesquels on fait une démarche de justice et d'amour, mais à des criminels dont on se défend !

A Noisy-le-Grand nous avons décidé de nous tourner vers les sciences humaines et nous avons fondé un Bureau de Recherches Sociales. Sa première réflexion a été intuitive : si des familles, si une population entière vit ainsi en marge du bien-être des autres, c'est qu'elle n'a jamais connu ce bien-être. La misère lui a été léguée par des générations antérieures, sa pauvreté est héritée. C'est ainsi que notre premier effort systématique a été de vérifier patiemment les origines de toutes les familles échouées au camp de Noisy-le-Grand. C'est à travers elles que nous avons alors découvert l'héritage du passé, qui tend à la fois à changer de fond en comble toutes les conceptions courantes sur les familles misérables d'aujourd'hui et à remettre en question la validité même du progrès économique et social de notre société.

Nous insistons volontiers sur ce second aspect, car, grâce à cette découverte si l'on peut dire "scientifique", nous devons reconnaître que notre société, dans son mouvement vers un bien-être de plus en plus cossu, a laissé sur la route les plus démunis. Ceux-ci continuent tout simplement leur existence d'antan, avec cette différence qu'aujourd'hui celle-ci n'est plus admise mais dénoncée comme scandaleuse, non pas pour nous mais pour ceux qui la mènent !

En réalité, les institutions qui régissent la nation, les Eglises et la société entière sont responsables. Non éclairés d'une manière objective, nous avons écarté de notre route, de nos enceintes sociales et spirituelles, ceux que le Christ a de tous temps reconnus comme les siens. Aujourd'hui, la science est là pour nous dire ces choses et nous ne pouvons plus ignorer non plus que les erreurs fondamentales commises en Occident se multiplient actuellement à travers notre manière d'aider les pays en voie de développement. Notre voyage en Inde nous a fait découvrir bien des exemples de cela. Quant à ceux qui subissent la misère, les scientifiques de notre bureau de Recherches Sociales se sont efforcés de nous révéler avant tout ce qu'ils *sont*, avant de nous parler de tel ou tel de leurs *problèmes*. Plutôt que de nous dire ce qui leur manque, ce qu'ils ne sont pas, ils ont fait une démarche de respect, d'amour, de communion. Ils ont cherché à aller au profond de l'homme, pour le connaître non pas dans notre vérité à nous mais dans la sienne propre.

Voulant communier à l'homme misérable, ils ont découvert tout d'abord qu'il n'existait pas de canaux de communication. Les mots, les gestes, les démarches ne sont pas interprétés de la même manière de part et d'autre de la barrière qui coupe le bidonville du monde extérieur. Les scientifiques ont dû franchir cette barrière, devenir solidaire du bidonville, avec

et à travers notre équipe d'action. C'est alors seulement qu'ils ont pu faire l'apprentissage du langage d'un monde en marge. Ce langage, ils nous l'ont livré peu à peu.

*Famille* y signifie non seulement amour, responsabilité, avenir, mais aussi dépendance, crainte, intimité sans cesse tournée à la dérision. *Concubinage* n'y signifie pas anormalité, mais protection et stabilisation. *Voisin* appelle, bien sûr, la notion du service reçu et rendu, mais aussi l'impossibilité de la solidarité, puisque s'entendre avec le voisin signifie avouer qu'on est du bidonville, de ce milieu maudit. *Ecole* équivaut obligation pénible et non pas avenir des enfants, puisque l'enseignement dépasse l'entendement de l'enfant et de son milieu, et qu'il ne mène pas vers la promotion.

La notion de *travail* finalement, souligne plus que tout autre chose la marginalité du misérable. C'est par le travail que l'homme se définit en tout premier lieu comme membre d'une société. Même le prolétaire, pour qui le travail ne peut guère être autre chose qu'un gagne-pain donnant lieu à des prestations sociales, peut encore se définir comme faisant partie de l'ensemble. Le misérable échoue même de ce point de vue-là. Il gêne partout, ne figure qu'à peine parmi les travailleurs saisonniers ou dans les travaux les plus humbles. Son travail donne droit ni à la dignité ni à l'appartenance à une classe reconnue, ni même à une sécurité matérielle pour sa famille. L'homme sous-prolétaire garde le rêve du travail, il en proclamera encore la valeur, mais il ne l'a jamais réellement vécue. Il est bien plus conditionné à être un homme couché qu'à être un homme debout.

Quant au mot Dieu ? La question est trop importante pour en parler hâtivement ce soir.

## **5. En apportant la connaissance, nous levons la honte**

Disons simplement pour l'instant que les mêmes mots ne recouvrent pas les mêmes choses. Il fallait le découvrir, le vérifier consciencieusement, ne plus se contenter d'impressions plus ou moins vagues. Nos relations avec les pauvres étaient fondées sur l'illusion d'un dialogue qui ne s'était jamais réellement établi. La science a mis à nu les bases erronées de nos démarches sociales et charitables. Elle a révélé, derrière les caricatures que nous avons faites de lui, le vrai visage de l'homme que la misère a dépersonnalisé. Le pauvre est mon égal, disions-nous, et cela nous avait permis de le juger pour ses manques, comme s'il avait eu les mêmes chances que nous de les combler. Jugé par une société scandalisée, il se croit lui-même coupable. Il a honte de son groupe, de sa personne, il n'a pas d'assurance, pas de sécurité sauf celles du mensonge et de la fuite. Il se plie au besoin à toutes les images que, tour à tour, nous nous faisons de lui, répétant nos paroles pour se protéger de nous.

La science a apporté à ce tableau bien d'autres traits encore en y mettant le prix de son intuition, de sa réflexion, de ses statistiques et graphiques. Douterons-nous alors de son rôle irremplaçable dans la lutte contre la misère ? Le cœur, le dévouement de l'homme d'action auraient-ils, seuls, pu nous apporter les mêmes connaissances, pareillement éprouvées ? Nous ne le pensons pas car nous croyons avec Péguy qu'à moins d'avoir du génie, le non-pauvre ne peut savoir ce qu'est la misère.

## **6. La science, compagne permanente de l'action**

Si nous nous plaçons devant l'axiome de St Thomas : connaître pour aimer, aimer pour connaître, nous cesserons de considérer la science comme la parente pauvre de la charité. Nous aurons l'humilité de l'écouter comme elle doit avoir l'humilité de faire de ceux qui agissent ses maîtres, qu'elle devra servir pour servir les pauvres. Elle se fera science de la pauvreté : psychologie, sociologie, anthropologie de la pauvreté, mais aussi : théologie de la pauvreté.

Cela veut dire qu'elle ne se contentera plus d'étudier occasionnellement, comme par le passé, quelque aspect particulier de la vie des pauvres : leur manque de logement, les bas salaires, la sous-alimentation. Compagne permanente, dans son ordre, de nos mouvements de coeur, elle investira les lieux de misère, joignant aux équipes d'action ses jeunes scientifiques. Elle accompagnera l'action, analysant et évaluant ses démarches pour mettre les pauvres définitivement à l'abri de nos erreurs.

Armée ainsi de connaissances nouvelles et d'un dynamisme nouveau, la science pourra alors remplir une fonction dont elle n'a pas encore pris conscience. Elle devra être ce radar de la pauvreté, ce veilleur dans la nuit qui, selon des critères sûrs et irréfutables, détectera les vraies misères là où elles se cachent à notre coeur. Elle saura reconnaître et éviter désormais que des groupes humains, une souche sociale entière, demeurent bafoués et méconnus, tandis que nos meilleurs efforts vont vers de moins démunis.

Aucune forme de pauvreté, aucune démarche de charité ne devrait échapper à l'attention affectueuse de l'université. C'est alors seulement que la science assurerait pleinement ses responsabilités envers l'humanité.

Joseph Wresinski